

Biologie et métabiologie

Traiter de l'origine de l'homme a longtemps été le sujet et l'objet de la mythologie et de la théologie, de la religion et de la superstition, au moins jusqu'au déclin du géocentrisme, où la cosmologie a pris le relais ou la relève. La question a été complètement reposée avec la théorie de l'évolution, du transformisme de Lamarck à l'évolutionnisme de Darwin, et donc avec la biologie ; ce qui n'empêche pas de voir encore se proférer des idéologies célestes ou aquatiques de l'origine de l'homme, ce terrien jadis peut-être aérien... Le problème de l'origine du langage n'a lui-même pas échappé à la mythologie et à la théologie du mythe de Babel. Avant de devenir tabou, il a préoccupé la philosophie et la philologie (linguistique historique ou génétique, grammaire générale ou comparée) ; après une centaine d'années, il occupe de nouveau la

linguistique générale ou la linguistique théorique (diachronique et synchronique) et de nombreuses autres disciplines.

Avant d'y revenir, il s'impose d'abord de poser le problème de l'*origine* : qu'est-ce que l'*origine* ? L'*origine* n'est pas le commencement : il n'y a pas d'absolu commencement ou de commencement absolu ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'*origine* de l'*origine*. Dans le langage de l'ontologie, cela veut dire que l'être n'est pas mais qu'il *vient* ou *revient*, *provient* ou *parvient*, *advient* ou *survient*, *devient* ou *redevient*, *convient* ou *intervient*, *prévient* ou *se souvient* ; il va et vient, il fait : c'est l'apparaître du phénomène. L'*origine* est donc l'apparition, l'émergence ou l'engendrement : c'est la *naissance* ; mais la naissance n'est pas l'*origine* ou le commencement. L'*origine* ou la naissance n'a pas de commencement ;

elle est toujours-déjà itération, répétition,
« éternel retour »...

L'origine de l'homme, c'est l'homme ;
l'homme descend de l'homme [Leroi-Gourhan] ! Cela
veut tout simplement dire qu'il n'y a pas de
« chaînon manquant ». Parmi tous les
Australopithèques, les Paranthropes et la quinzaine
d'espèces Hominien, il y en a un qui s'est dégagé
ou détaché des Singes : la séparation de l'hominien
- nous parlerons de l'*hominien* pour tout ce qui
précède l'*humain* depuis les Homininés : l'*Homo*
sapiens et non l'*Homo sapiens sapiens*, l'homme
n'étant pas une sous-espèce mais une espèce [voir
Tattersall] - et du chimpanzé date d'au moins - ou
d'au plus, selon le point de vue - huit millions
d'années [MA], si on en juge par l'ancienneté de
Sahelanthropis tchadensis (sept MA) et d'*Orrorin*
(six MA). Au sujet de l'origine de l'homme, trois
scénarios se distinguent :

l'origine est unique (régionale), l'origine est multiple (multirégionale), l'origine est unique mais répétitive (transrégionale); en d'autres mots, elle est soudaine (elle survient), elle est graduelle (elle parvient), elle est ponctuelle ou événementielle (elle advient) : mutation, adaptation, ponctuation...

Si l'homme est la mesure - et la démesure - du langage et du monde, qui est-il ? C'est la bête humaine, l'animal parlant, l'être parlant, le « parlêtre » ; c'est-à-dire qu'il ne se définit pas par l'outil ou le travail, par la raison ou la culture, par la conscience ou l'esprit, par la religion ou la morale : ce n'est pas un animal culturel ou spirituel, politique ou social, raisonnable ou religieux, moral ou immoral ; c'est un animal monstrueux, un monstre de langage, de parole, et c'est le monstre du monde !

Nul ne peut encore prouver que d'autres individus du *genre* humain parlaient ou ne parlaient pas ; mais nous savons que l'*espèce* humaine parle : il faudrait donc parler du *genre hominien* et de l'*espèce humaine*. Pourtant, de quelle espèce s'agit-il ? Pour certains, comme J. Diamond, l'homme n'est que « le troisième chimpanzé » ; pour d'autres et plus récemment, il y a maintenant « le troisième homme » : l'*Homo floresiensis*, à côté de l'*Homo erectus* et de l'*Homo sapiens*.. Il y a deux tendances extrêmes : celle qui fait remonter la parole ou le parler à *Homo habilis* (Tobias) ou à *Homo erectus* (Coppens) et qui confère le langage articulé à *Homo neanderthalensis* (les deux mêmes et biens d'autres) ; celle qui consiste à considérer qu'*Homo sapiens*, vieux de 150 000 à 200 000 années, n'a pas toujours parlé et qu'il y aurait donc une sorte de sous-espèce, l'*Homo (sapiens) loquens*, qui parlerait depuis 50 000 ans. Or, étant donné les 6000 ou 7000 langues qui sont encore parlées

aujourd'hui, étant donné aussi les 12 000 langues qui étaient probablement parlées il y a 12 000 ans, étant donné ensuite qu'il y avait environ 1200 langues parlées en Amérique il y a 600 ans (selon Nurse), étant donné enfin que l'Australie a été peuplée il y a 60 000 ou 70 000 années, il est tout aussi douteux que l'homme ne parle que depuis 50 000 ans qu'il n'a conquis l'Amérique il y a seulement 12 000 ans !

Anatomiquement ou morphologiquement, et de l'odorat à l'ouïe en passant par le goût et la vue et par le toucher, il y a un certain nombre de caractères ou de facteurs biologiques (génétiques ou non) qui sont nécessaires à la parole : l'asymétrie (horizontale) de la droite et de la gauche, la modification du bassin rendant l'accouchement douloureux, la transformation du gros orteil, la bipédie (propice à la course, mais aussi à la nage et à la danse, ainsi qu'au lancer)

- mais la bipédie n'est pas un caractère propre à l'homme : il est le seul *mammifère* bipède ; car les oiseaux sont bipèdes -, la libération de la main et la formation du pouce opposable qui épargnent ainsi la mâchoire d'une part de prédation, la reformation du crâne avec le retrait de la face et l'apparition du menton, la redistribution ou la réorganisation neuronale et la thermorégulation du cerveau (qui n'a pas toujours été considéré comme étant le siège de la pensée : le cœur est l'organe de la pensée, même chez le grand Aristote), la descente du larynx, la disposition des canaux semi-circulaires de l'oreille interne [voir Vandermeersch], la régulation de la respiration propre au contrôle du souffle et à la fin du halètement grâce à un mode refroidissement du corps par la transpiration d'un corps sans fourrure, presque dénudé [voir Coppens]; ce qui fait que l'appareil phonatoire est tributaire non seulement du système articulaire mais aussi du système respiratoire, ainsi que du

système nerveux. Par ailleurs, il est un avantage de la bipédie dont n'a pas ou dont a peu parlé : la verticalité du bipède lui permet d'échapper davantage à la lumière du soleil et donc de dépenser moins d'énergie pour la régulation de la température du cerveau, qui est un organe très dispendieux ; ce qui fait que les quadrupèdes ont besoin de plus de repos et de sommeil. La bipédie partielle est significative d'une plus grande énergie : castors, rats-laveurs, écureuils ; et les poules, bipèdes, ne dorment parfois que d'un œil et que sur une patte... Il y a d'autres caractéristiques biologiques, nécessaires mais tout aussi insuffisantes : la diminution du dimorphisme sexuel, la régression de l'odorat, la perte de l'oestrus, la chute des dents de lait, la latence, la ménopause et la néoténie (dont la prématuration du cerveau à la naissance, qui est en partie liée aux risques de l'accouchement d'un enfant qui aurait une trop grosse tête).

Il y a aussi des facteurs psycho-sociaux (préhistoriques ou généalogiques) : le travail et la division sexuelle du travail, la technique ou la culture de l'outil et de l'arme, la chasse et donc la consommation et le partage de la viande, le charognage et la cueillette (sans outils), les relations sociales et l'apprentissage ou la transmission culturelle de l'information qui en résulte, la domestication du feu, la fonction de l'habitat (qui a sans doute été « déconstruction », c'est-à-dire usage de ce qu'il y avait à la portée de la main ou sous la main, avant d'être construction), l'émergence de la conscience ou de l'esprit, l'apparition du symbolisme (les rites, les cultes et les mythes entourant les outils et les armes, qui sont parfois les mêmes ; les sépultures ou le cannibalisme), les migrations, le peuplement, etc. Et il y a enfin, de manière tout aussi nécessaire, des facteurs proprement

sémiotiques ou linguistiques concernant le langage verbal et le langage gestuel, la grammaire et le vocabulaire, la phonologie et la morphologie, la syntaxe et la sémantique [voir JML *Sens/L'homme* sur ce même site].

Mais tout ce « complexe autocatalytique » [Coppens et Picq] ne suffit pas ! C'est pourquoi il y a lieu de réduire - ou de suspendre, au sens phénoménologique du terme, dans une réduction qui est l'équivalent d'une spéciation - le genre *Homo* à l'espèce *sapiens* : l'homme parle et il n'est humain que parce qu'il parle et qu'en tant qu'il parle (avec des mots ou avec des signes) ; mais peut-être est-il possible de *dire* sans *parler* [voir Hauser 2000] ?... C'est aussi pourquoi il est ici (pro)posé d'adopter et d'adapter la triple articulation du sens (de la vie) et de la compléter par la *triple articulation du monde* :

Monde

société ← culture

↑

économie

et par la *triple articulation de l'homme* :

Homme

oralité ← gestualité

↑

animalité

(sexualité)

[De la triple articulation du langage, il a déjà été traité dans l'essai qui précède celui-ci : *Linguistique et grammaire*].

*

* *

L'origine du langage

L'origine du langage, dont on a cessé de parler pendant une centaine d'années ou presque, est de nouveau un paradigme ou un syntagme de recherche(s) où, à la linguistique et à la génétique des populations, se joignent : la biologie, la neurologie, la psychologie, la psychopathologie, l'anthropologie, la sociologie, la phénoménologie, l'archéologie, la paléontologie, la préhistoire, la sémiotique et la psychanalyse. C'est le lieu de l'interdisciplinarité ou de la transdisciplinarité. L'origine du langage soulève toutes sortes de problèmes de définition : « origine », « langage » et « homme » surtout ; cela soulève aussi la question du *corps* : le triple corps, le langage du corps, le corps du langage,

les troubles de langage et la latéralisation ou l'asymétrie du cerveau.

Dans cette quête de l'origine, il y a deux pôles :

1°) la biologie et les sciences naturelles qui s'en inspirent : la neurologie, la psychologie, la psychopathologie, la neuropsychologie ;

2°) l'anthropologie et les sciences sociales qui gravitent autour d'elle : l'ethnologie, la sociologie, la géographie, l'historiographie ; la linguistique et la philosophie, l'histoire et les humanités occupent une position médiane.

L'homme ne possède pas le langage ; c'est le langage qui possède l'homme [voir Heidegger] ; la pensée, qui n'est pas que la conscience ou l'esprit ou que la connaissance, ne précède pas le langage : la pensée parle et la parole pense [voir Maine de Biran]. La pensée est le langage (articulé

ou non) ; mais le langage est irréductible à la communication ou à la transmission de l'information. C'est donc le langage, la faculté de langage, qui est l'origine des langues ou l'origine de la quête. Jusqu'au XIXe siècle, on a cru à une origine divine ou religieuse du langage ; les penseurs de ce siècle hésitent encore à contredire la Bible, mais ils ne sont pas sans entrevoir les multiples contradictions soulevées par un verbe donné, révélé. Herder et Rousseau, un siècle plus tôt, étaient sans doute plus audacieux ou plus téméraires [voir JML *Le sujet* (p. 91-104)].

Les anciennes théories

Grimm, Müller et Renan confondent l'origine du langage et l'origine de la langue ou des langues ; expliquer l'origine des langues par les racines, ce n'est pas expliquer l'origine des racines et c'est chercher - et trouver - l'origine des langues indo-européennes dans les langues sémitiques. Parmi les théoriciens du langage, se démarquent ceux qui insistent sur le canal gestuel et visuel : Socrate déjà, Condillac (mais avec des nuances), Wundt, Sayce, Critchley, Hewes, Stokoe, Armstrong, Dunbar, Gibson, Corballis, van Ginneken ; et ceux qui insistent sur le canal sonore et auditif : Herder, Rousseau, Nodier, Schleicher, Bleek, Farrar, Cassirer. Entre les deux positions ou à cheval sur les deux, se situent Müller et Renan ou Darwin.

Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Condillac insiste sur le « langage d'action », qui s'adresse à la vue et qui conduit à la « danse des gestes » et à la « danse des pas » ; mais ce même langage provient des « cris des passions », des pleurs des animaux, et il conduit à la communication des pensées par l'imitation. Ce langage d'action - inventé plus ou moins par les parents d'un enfant qui leur aurait parlé mais qu'ils n'auraient pas compris {sic} - se retrouve dans la danse, la musique, le chant et la poésie : dans la prosodie ; la voix est d'abord une gestuelle et il y a, par les intonations et les articulations, du geste dans la parole (pour Condillac comme pour Guillaume et Leroi-Gourhan).

Farrar est un ardent défenseur de l'origine auditive et imitative du langage : les interjections et les onomatopées sont les origines des racines ; elles imitent toutes les bruits

(végétaux et animaux) de la nature et elles se démarquent par leurs consonnes, qui sont synonymes d'articulation. C'est donc l'oreille qui est l'organe premier de la parole ou des gestes de la voix : les chiens domestiques aboient parce qu'ils entendent la voix humaine et pour l'imiter, tandis que les chiens sauvages n'aboieraient pas...

En 1950, Révész distingue trois contacts dans l'évolution du langage : le contact physique, le contact psychique et le contact mental. Les « sons contactuels » sont la condition préparatoire ou la préforme de communication ; les trois échelons de la communication sont : le cri, qui est la première forme de communication, l'appel (vocatif), qui est la forme primitive de communication, et le mot (ou le parler), qui a une première forme, une forme primitive et une forme développée ; le cri, l'appel et le mot équivalent à la première, à la deuxième et à la troisième

personnes. Le troisième échelon, historique, démarque les humains des autres animaux et la communication verbale de la communication non verbale, les « formes de communication » étant des « formes contactuelles » spécifiques : il y a des formes contactuelles qui sont antérieures à la communication ; le cri et l'appel sont antérieurs à la compréhension. Aux trois échelons, correspondent respectivement trois phases et trois formes : les préphases de la forme primitive du langage et de la préforme du langage (pour le cri et l'appel), la phase initiale de la forme initiale et la phase historique en sa forme primitive et en sa forme mature (pour le mot). La préforme du langage a une fonction impérative, la forme initiale correspond au langage impératif ; la forme primitive de la phase historique comprend les trois fonctions impérative (première et deuxième personnes), indicative (troisième personne) et interrogative (les trois personnes), mais avec une structure

primitive ; enfin, avec la phase de maturation, advient la grammaire. La « théorie du contact » de Révész, qui a le mérite de définir l'homme par le langage et de distinguer celui-ci de la communication, est en outre une théorie de l'action par le verbe : « Au commencement était l'action » [Goethe]...

Une dizaine d'années après Révész et dans l'ignorance de son *Origine et préhistoire du langage*, S. Diamond identifie la communication complète à une phrase ; il y a trois types de phrases : la phrase impérative, la phrase déclarative et la phrase déclarative-descriptive. Dans *History and Origin of Language*, Diamond cherche à concilier ou à réconcilier diverses théories de l'origine du langage. Il voit dans le récit biblique de la création une analogie avec l'apprentissage du langage par l'enfant qui nomme les animaux et les objets, comme Adam dans son

paradis. Il considère aussi que le langage a une origine en partie imitative des sons naturels, sans pour autant privilégier l'onomatopée, l'interjection ou l'exclamation (comme Cassirer) ; mais il insiste pourtant sur la faculté d'entendre et d'imiter, le chimpanzé ayant beaucoup de difficultés à imiter les sons ; comme Müller, il pense que le langage commence là où finit l'interjection et où il rompt avec les pleurs de l'animal humain.

Darwin est l'un de ceux qui voient l'origine du langage humain dans les cris et les gestes ou les mimiques des animaux ; Diamond y voit plutôt une différence de genre ou de qualité et non de degré ou de quantité. Il rejette l'origine gestuelle du langage ; mais comme Noiré, il voit une possible origine dans l'effort physique, dans les actes de travail en commun qui s'accompagnent d'exclamations comme « yo-he-ho ». Diamond examine

ensuite une version modifiée de l'origine gestuelle du langage verbal ; il s'agit de la théorie de Paget, pour qui l'appareil articulatoire a fini par imiter les gestes et les postures des mains ; c'est-dire que quand les mains sont pleines (d'outils ou d'armes), elle ne peuvent faire de gestes, alors que la bouche est vide et est donc disponible pour la parole. Selon Paget, la gesticulation et la grimace ont conduit à l'expression des idées et le grognement et la chanson à l'expression des émotions. Pour Diamond, cette théorie peut être adaptée, sans être adoptée, par une théorie qui considère non seulement la tête mais tout le corps dans une « violente action physique »...

Vient ensuite la théorie de Jespersen, qui se rapproche, en son romantisme, de celle de Rousseau et, bien autrement, de celle de Destutt de Tracy : la langue primitive consisterait en de

longs mots pleins de sons difficiles et qui seraient chantés plutôt que parlés ; Diamond rejette la chanson parce qu'il n'y voit pas de consonnes et les mots longs parce qu'il favorise les monosyllabes (consonne-voyelle) à l'origine. Enfin, Diamond salue, comme la sienne, la théorie de Murray qui, en 1823, dans *The History of European Languages*, a proposé que les « fondements du langage » comprenaient neuf monosyllabes signifiant des actions très violentes.

La théorie de Diamond se résume ainsi :

De la phrase impérative à la phrase déclarative-descriptive, il y a moins de verbes et plus de substantifs et d'adjectifs. Ainsi, dans l'histoire de la langue anglaise, depuis Shakespeare, il y a décroissance du nombre de verbes et croissance du nombre de substantifs et d'adjectifs ; c'est de cette manière que le

vocabulaire s'accroît avec la description. Il en serait de même dans d'autres langues indo-européennes, où les adverbes dérivent des adjectifs, les adjectifs des substantifs et les substantifs des verbes ; les racines sont donc les verbes.

Selon Diamond, la caractéristique commune ou universelle du langage est la forme du verbe signifiant un ordre ou une requête d'action adressée par un individu de sexe masculin à un autre individu du même sexe ; cette forme est dénuée ou dépourvue de grammaire (au sens le plus restreint). Ce qu'il y a de moins commun est que la racine du verbe indique l'indicatif (ou le nom verbal), ainsi que la troisième personne du singulier de l'aoriste. C'est donc l'impératif qui est l'origine du vocabulaire et du langage. Pour Diamond, dans une société semi-nomade, il y a quête ou requête d'assistance ou d'aide par un homme qui

ne peut pas le faire lui-même tout seul ; ce qui a lieu quand une action exige un maximum d'effort corporel ou physique : demandes en vue de casser, de couper, de fracasser, de détruire, de tuer. Même chez les pré-humains, l'importance du mouvement pour attirer l'attention de l'esprit est primordiale ; c'est là un fondement psychologique de l'origine du langage dans les verbes : il faut casser pour fabriquer des outils ! Pour cela, il faut un maximum d'effort humain.

Dans l'évolution des langues d'un point de vue physiologique ou articulatoire, ressortent d'abord les consonnes plosives ou nasales suivies de la voyelle A ; il en est ainsi de l'enfant dans l'apprentissage des premiers mots, l'ontogenèse venant corroborer, confirmer ou renforcer la phylogenèse. La physiologie du larynx est tributaire de l'usage énergétique des avant-bras : un très grand effort des bras s'accompagne de la

fermeture de la glotte et donc d'un blocage momentané de la respiration suivi d'un relâchement ; il y a donc un lien direct entre l'usage de la force et la respiration, soit l'inspiration ou l'expiration. Diamond retrouve des verbes synonymes d'un tel effort dans les langues sémitiques et les langues bantoues.

- Cette « violence à l'origine » n'est pas sans évoquer le Derrida de « Violence et métaphysique » dans *L'écriture et la différence* en 1967 !...

Les nouvelles théories

Les nouvelles théories sont parfois *nouvelles* seulement parce qu'elles sont *récentes* : « C'est nouveau, ça vient de sortir ! »... En fait, ce sont des théories qui ignorent souvent les anciennes théories ou qui les sous-estiment ou les méprisent, les traitent de haut ou les ridiculisent, mais qui parfois les répètent sans le savoir. Ces nouvelles théories de l'origine du langage se démarquent des anciennes en ce qu'elles sont plus éloignées de la linguistique ou de la grammaire historique, de la linguistique génétique ou diachronique. Il faut aussi ajouter que, sauf la huitième et dernière théorie dont il sera question, elles se sont toutes développées dans les cinquante dernières années, soit depuis Chomsky et la grammaire générative.

Des nouvelles théories, deux pôles (la première et la dernière théories) se dégagent mais partagent un point de vue métabiologique (ou biolinguistique), qui n'est cependant pas le même, car la psychanalyse est aussi une métapsychologie (comme la phénoménologie) et une métaphilosophie (ou une non-philosophie, selon Badiou ou Laruelle); ce qui n'est pas le cas de la grammaire générative, qui est tout au plus une philosophie de l'esprit. D'une nouvelle théorie à l'autre, les faits sont à peu près les mêmes :

1°) au niveau phylogénétique :

longue lignée des hominiens mais une seule espèce humaine, universalité et exclusivité du langage, complexité des langues même dans les sociétés dites primitives, pidgins et créoles, transmission génétique d'un déficit linguistique, asymétrie du cerveau ;

2°) au niveau ontogénétique :

acquisition de la langue maternelle, apprentissage d'une langue seconde, traduction, langues des signes, troubles de langage, aphasies, enfants sauvages.

Mais les interprétations divergent grandement !

Mutation

Pour la grammaire générative de Chomsky et selon sa grammaire universelle, le langage est inné ; il n'est donc pas appris dans l'ontogenèse : le langage est un *organe* dont l'origine est une mutation de l'ordre d'une catastrophe ; c'est un module. La grammaire est trop complexe pour être acquise par l'apprentissage ou l'éducation, car il y a une trop grande pauvreté de stimulus : il y a trop d'idées et pas assez de faits ; cela aurait été « le problème de Platon », problème philosophique par rapport au « problème d'Orwell », qui serait d'avoir trop de faits (économiques et

politiques) et pas assez d'idées (idéologiques). Le point de vue de Chomsky s'inspire de ladite « linguistique cartésienne » - qui n'aurait jamais existé, selon Joly - et de Humboldt - que Chomsky trahit ou travestit, selon Shaumyan -, de même que de la physique mathématique de D'Arcy Thompson et Stewart et de la biolinguistique de Lenneberg et Jenkins ; ce point de vue est partagé par Bickerton.

La grammaire générative (et abrégative) cherche à se démarquer de la théorie néo-darwinienne de l'évolution et elle en appelle donc à une nouvelle « nouvelle synthèse », qui inclut la linguistique dans la psychologie et celle-ci dans la biologie, mais une biologie qui se veut une science naturelle égale à la physique et aux mathématiques ; Cohen lui-même, en bon marxiste, incluait déjà la linguistique dans les sciences de la nature... Le langage est spécifique à l'homme et

il ne provient pas des cris et des gestes des animaux ; il n'y a pas de continuité entre la communication animale et le langage humain. La mutation affectant le cerveau, qui est à l'origine du langage, a pu avoir lieu il y a 150 000, 100 000 ou même 50 000 années, la population humaine étant évaluée par Chomsky à environ 20 000 habitants il y a 100 000 ans, époque de la spéciation [Chomsky, 2002].

Cette mutation a conduit à la réorganisation neuronale du cerveau et à la descente du larynx, ainsi qu'à un système de représentation secondaire (la représentation de mots ou le débrayage) qui a ainsi été rendu possible. Le langage ou la signification (la grammaire) se définit plutôt comme représentation que comme communication ou transmission d'information ; il ne s'agit pas d'une adaptation graduelle sous la pression de la sélection

naturelle : le « mentalisme » n'est pas un produit de l'évolutionnisme...

Ponctuation

La théorie de Chomsky n'est pas incompatible avec celle de Gould et de Tattersall, qui s'éloignent eux aussi de la théorie synthétique de l'évolution et pour qui l'évolution peut parfois être discontinue, saccadée et rapide : l'évolution est ponctuation. Si l'évolution n'était que l'adaptation, le risque d'extinction serait trop grand. Le langage n'est pas alors une *adaptation*, soit l'ensemble des traits retenus par la sélection naturelle en fonction de la survie : survit ce qui s'adapte ; il est une *aptation*, soit l'ensemble des caractères utiles aux organismes, et une *exaptation*, soit l'ensemble des traits apparus dans un contexte (fonctionnement ou mécanisme) mais qui, par aptation, servent à un autre usage (fonction).

Ainsi, par exemple, les plumes des oiseaux étaient une adaptation de la chaleur du corps à l'environnement ; mais, par une aptation, elles ont favorisé l'acquisition de l'aile dans la mécanique du vol. Darwin, lui, comme Lieberman, parlait alors de « pré-adaptation » ; Wilkins et Wakefield, de « réappropriation » et Carslairs-McCarthy, de « co-optation » [voir Botha]. Pour Tattersall, il y a continuité dans le fonctionnement ou le mécanisme (inné), mais discontinuité dans la fonction (acquise). Le langage est alors conçu à la fois comme représentation et comme signification : comme grammaire.

Adaptation

Pour des chomskyens et des partisans de la grammaire générative et universelle comme Bloom et Pinker ou comme Jackendoff (encore plus fidèle malgré sa sémantique ou son « conceptualisme »), le

langage est tout simplement une adaptation du comportement humain à l'environnement sous la poussée ou la pression de la sélection naturelle : le langage est donc un *instinct* [voir Pinker] et il est communication avant d'être représentation ou *esprit*. C'est évidemment l'hypothèse de la théorie néo-darwinienne ou synthétique de l'évolution, « l'ultradarwinisme » selon Jenkins, pour laquelle théorie, l'évolution est continue, graduelle et très lente, de la bipédie au langage en passant par un gros cerveau. Malgré la même grammaire et le même privilège accordé au canal vocal et auditif plutôt qu'au canal gestuel et visuel, cette hypothèse est incompatible avec les deux premières.

Institution

Selon la quatrième nouvelle hypothèse ou théorie, le langage est une institution, c'est-à-dire une invention ou une innovation de l'homme -

c'était déjà l'argument de Grimm et celui du révérend Farrar contre l'origine théologique du langage selon la Bible - sous l'action de « l'intelligence sociale », qui est un ensemble de rapports sociaux : chasse, partage de la nourriture, toilettage, sexualité, prise en charge des enfants, division sexuelle du travail, augmentation de la population et altruisme (génétique ou cognitif), qui mènent au dialogue et au commérage [voir Dunbar]. Les préoccupations sociales, politiques ou idéologiques (socialisme, libéralisme, féminisme) viennent alors teinter le néo-darwinisme, chez Dunbar comme chez Knight. Un même *mécanisme* (un gros cerveau, la taille du cerveau variant en fonction du nombre d'individus familiers, et un petit appareil digestif) conduit à une nouvelle *fonction* (la rapidité et l'efficacité de la communication et la cohésion sociale par la transmission de l'information dans des groupes humains de plus en plus nombreux pour contrer les

prédateurs ; c'est donc l'homme qui est (à) l'origine du langage. Mais, à la suite de Davidson, on peut se demander comment « l'intelligence sociale » serait possible sans le langage même et si elle ne le présuppose pas, comme l'embrayage (de « je » à « nous) présuppose le débrayage chez l'homme. Pour la troisième et la quatrième (hypo)thèses, le langage n'est jamais que la communication : le langage n'est qu'un moyen en vue d'une fin ; pourtant, qu'en est-il du monologue intérieur, de la parole intérieure - la plus grande partie de la vie (vécue : investie ou perçue) se passant entre les deux oreilles - et du soliloque ?...

Fonction

Pour Dessalles, l'un des rares théoriciens francophones de l'origine du langage, le langage se définit d'abord et avant tout comme fonction ou par

sa « fonction biologique ». Il aurait connu trois stades dans son évolution : le *prélangage* des « pré-humains », où il y a des signaux et des gestes, ainsi que des scènes dont la saillance est immédiate ; le *protolangage* des « proto-humains » (*Homo erectus*), où il y a une phonologie et une « protosémantique », mais pas encore de morphologie et de syntaxe, et où il y a aussi des combinaisons d'images et de scènes ou des situations dont la saillance est absente ; le *langage* proprement dit des humains (*Homo sapiens*), avec sa grammaire et sa « segmentation thématique » et avec sa pertinence lui permettant de régler des « conflits cognitifs » et d'éliminer le mensonge et la tromperie des « tricheurs » par l'information et l'argumentation qui sont propices à l'organisation sociale ou politique, pragmatique ou écologique, des coalitions.

Cette cinquième théorie emprunte aux trois précédentes et elle les synthétise ; elle a le mérite d'insister sur la *saillance* des scènes comme source d'information ou d'argumentation, mais elle ignore la *prégnance* de la description et de la narration, c'est-à-dire du récit ou de la « fonction narrative », avant et jusqu'à l'information et l'argumentation. Contrairement à Dortier, qui est une sorte de nouvel Idéologue au XXI^e siècle, Dessalles ne présuppose pas que l'intelligence ou une « machine à idées » précède le langage ; il a cependant beaucoup de difficultés à situer l'*émergence* de la parole - ou de la conversation, sur laquelle il insiste beaucoup et avec raison - et donc du langage articulé et il ne s'interroge nullement sur le cas de l'Homme de Neandertal. En attribuant une origine *politique* (le pouvoir, le prestige, la coalition), au « langage humain », Dessalles rejoint Aristote : « Homo politicus » plutôt qu' « Homo loquens »...

Participation ou gesticulation

Un certain nombre d'auteurs, psychologues ou éthologues, linguistes ou biologistes, ont en commun de s'opposer à la grammaire générative et/ou de postuler une origine gestuelle et visuelle du langage articulé ; ce sont : Hauser, Savage-Rumbaugh, Greenspan et Shanker, Wilcox, Bradshaw, Edelman, Lieberman, Givon, Hewes, Stokoe, Armstrong et Corballis ; il en appellent ainsi, ou bien à une sorte de participation humaine à la communication animale, ou bien à la gesticulation (mimique, pantomime, imitation). Par ces théoriciens modernes ou contemporains, il y a révision de théories plus conventionnelles ainsi revisitées. Jenkins pourrait sans doute les accuser tous d' « ultradarwinisme » ; mais, en fait, il s'agit de la reprise ou de la relève de l'héritage de

l'anthropologie linguistique américaine et du comportementalisme...

Hauser, qui s'inspire de l'éthologie de Tinbergen, et Savage-Rumbaugh, qui est célèbre grâce au bonobo Kanzi, considèrent la communication animale comme étant une forme de langage ; s'ils n'y voient pas d'articulation, ils y reconnaissent de l'oralisation et de la vocalisation : les animaux ne parlent pas, mais ils peuvent peut-être se et nous dire quelque chose. Selon Hauser, le singe vervet, à cause de la très grande pression de la prédation, a fini par acquérir un système de cris lui permettant de distinguer des prédateurs comme le l'aigle, le léopard ou le serpent ; il y a donc chez lui référence actantielle et spatiale et ainsi une forme de débrayage ; ce qui lui manque, comme à tous les primates non humains, ce serait une « théorie de l'esprit », la « conscience de soi » qui est à la source de la morale... Pourtant,

il s'agit bien de transmission d'information par des signaux sonores et des signaux gestuels ou par des signes volontaires. Le conduit auditif et le conduit vocal sont déjà développés de manière sophistiquée chez le criquet, chez la grenouille, chez les oiseaux chanteurs (dont le chant peut être acquis autant qu'inné), chez les singes et les autres primates [voir Hauser 1996 et 2000 ; Hauser et Konishi Eds].

Lieberman s'est fait d'abord connaître par ses travaux sur la longueur du tract ou du conduit vocal et sur la descente du larynx, qu'il constate chez l'enfant d'environ deux ans ou d'avant, au moment du sevrage, mais pas chez le chimpanzé. Au niveau de la phylogenèse, il doute de la capacité à la parole de l'Homme de Neandertal, qui n'aurait pas dépassé le stade de la nasalisation. En outre, Lieberman remet en question la latéralisation du cerveau ; ou plutôt, il

propose que le « cerveau reptilien » est déjà à l'oeuvre pour le langage, étant le siège de l'équilibre et étant ainsi branché sur l'oreille interne. En somme, il n'y a pas de modularité du cerveau, de l'esprit ou du langage, la modularité selon la grammaire générative étant aussi rejetée par Edelman et Givon et par les (p)artisans de l'origine gestuelle du langage verbal.

Comme Jenkins, Givon se réclame de la biolinguistique ; mais contrairement à celui-ci, il questionne la grammaire générative et il lui oppose ou appose sa grammaire fonctionnelle, qui a aussi un caractère universel [voir aussi Martinet, Dik et Haiman]. En bon fonctionnaliste, il lui faut insister sur le langage comme communication et comme action (pragmatique) et il cherche à substituer l' « émergentisme » au « générativisme », en saluant Greenberg. Il distingue les structures et les fonctions, ainsi

que les propriétés (structurales, fonctionnelles et cognitives) de la communication. Selon lui et contrairement à Bickerton, il y a eu une pré-grammaire ou une proto-grammaire avant la grammaire, qui serait apparue il y a 60 000 années, au temps des « changements socio-culturels explosifs », l'homme moderne n'étant vieux que de 110 000 ans... Selon Givon, comme pour Chomsky et Fodor, il y a des modules spécifiques au langage : le module lexico-sémantique, le module combinatoire-sémantique et le module de représentation cognitive parmi d'autres, qui ont en commun d'être en étroite relation avec le système de traitement de l'information visuelle et avec la mémoire épisodique; en cela, Givon est en accord avec Pinker, qui insiste beaucoup lui aussi sur l'œil. En somme et en résumé, Givon est un partisan de la théorie néo-darwinienne de l'évolution et de l'origine gestuelle, non pas de la grammaire mais

du vocabulaire ou du lexique ; mais il n'est pas générativiste comme Pinker.

Cependant, il faut noter qu'il n'est pas sans tenir compte, comme Dunbar, de facteurs culturels d'évolution concomitants ou concordants : taille restreinte des groupes et pool génétique en conséquence, différenciation culturelle stricte, société non hiérarchique [sic !], isolement géographique de la communication et stabilité et homogénéité informationnelle ; mais ce qui importe surtout c'est la distinction de la « société des intimes », les proches et les familiers s'opposant aux lointains et aux étrangers. Cette « société des intimes » contrôle l'information interne en ne la diffusant pas à l'extérieur et en bloquant l'information externe, qui est synonyme d'aliénation. Enfin, Givon en arrive à proposer une « ontologie de la négativité académique », le milieu intellectuel étant fondamentalement ou

intrinsèquement hostile : qu'en est-il alors de cette « société des intimes » particulière ? [...]

Parmi les anciennes théories, il a souvent été question de l'origine gestuelle et visuelle du langage sonore et auditif, cette théorie est de nouveau à l'honneur, mais sous une nouvelle lumière. C'est d'abord et avant tout à partir de la langue des signes des sourds-muets, qui serait une langue *naturelle* aussi organisée et spontanée que la langue *maternelle*. Pour Stokoe, le geste vient avant la parole chez l'enfant comme chez l'homme primitif, la trop grande importance accordée au discours (*logos*) étant imputée à Platon et à Descartes. Il n'est pas sans pertinence de justement remarquer ici que les partisans de cette théorie, comme Condillac, sont généralement hostiles à Platon et à Descartes, contrairement à Chomsky, qu'ils accusent de rationalisme et de formalisme ; de même, il y a un certain retour,

sinon un retour certain, au comportementalisme de Skinner [voir Armstrong]...

Pour certains, cette théorie est absurde, puisqu'il y a co-origine gestuelle et auditive du langage et ce déjà depuis l'utérus de la mère [voir von Raffler-Engel dans Wind 3]. Pour d'autres, elle est indubitable et incontournable, voire indiscutable ; le seul problème qui se pose est celui du passage du langage gestuel au langage verbal, passage que l'on peut signifier par un claquement de doigts (vu et entendu). Il est sûr que les possibilités de la communication sont amplifiées par la parole pour laquelle, par exemple, l'obscurité n'est pas un obstacle ; mais le silence du langage gestuel a aussi ses avantages, comme ne pas alerter les prédateurs (qui se font plus gros par leur posture et par leur cri plus grave, agressif, masculin) ou les proies (qui se font plus petites (par leur posture aussi et par

leur cri plus aigu, passif, féminin) : il y a des tribus aborigènes d'Australie qui chassent en utilisant des signes et aussi des tribus amérindiennes qui pratiquent les deux formes de communication ; pour des raisons religieuses, il y a des moines, des trappistes ou des carmélites qui se refusent les paroles et qui s'en tiennent aux signes.

Il n'est point alors surprenant de voir justement la religion intervenir dans le passage du langage gestuel au langage verbal : les noms des dieux, que l'on ne peut pas montrer ou signifier autrement que par la parole [voir Hewes dans Wind 1 et 3, pour qui l'ultime preuve de l'origine gestuelle du langage est la visibilité du blanc des ongles et des paumes de la main]. Sans que ce soit une intervention divine comme dans la Bible, il faut quand même y voir une origine culturelle ou rituelle, comme chez Donald et Knight : le nom de

Dieu est le plus primitif de tous les mots, selon Nodier, qui y voit cependant une « interjection immense » qui exprime « la pensée de Dieu » en une voyelle - que l'on a ensuite refoulée dans l'écriture. Nodier plaide en faveur du cri, de l'onomatopée (« l'agent mécanique du langage » avant son « agent intellectuel » : la comparaison), de l'imitation, de l'exclamation comme origine : l'homme primitif a compris (et non vu ou perçu) avant de parler, l'enfant balbutie des voyelles, ce balbutiement étant « le langage de la première société »... Le nom de Dieu ou des Dieux comme origine est aussi le point de vue de W. Otto [voir JML *Manuel d'études littéraires/Analyse du discours : Le discours tragique*].

Corballis se réclame directement de Condillac et il redouble sa réflexion sur l'origine avec ses travaux sur l'asymétrie du cerveau et la dextérité ; mais l'asymétrie n'est pas propre à

l'homme, il y a déjà asymétrie chez les crustacés ; cependant, il faut noter que l'asymétrie ne peut être ce qu'elle est qu'à partir des mammifères placentaires, où il y a le corps calleux entre les deux hémisphères du cerveau ; ce qui n'est pas le cas pour les marsupiaux et les oiseaux [voir Bradshaw et Rogers]. Corballis ne doute pas de l'antériorité du langage gestuel sur le langage verbal ; mais pour expliquer la transition de l'un à l'autre et la supériorité du second sur le premier, il convoque et invoque S. Diamond, même si de façon un peu ironique : c'est bien l'effort, la violence, qui conduit du geste à la parole. - Et l'effort joue un rôle primordial chez deux disciples de Condillac, les Idéologues Destutt de Tracy, pour qui l'interjection est l'indistinction primitive du nom et du verbe (où elle se casse entre les deux comme un nom propre), et Maine de Biran, pour qui le corps s'articule selon l'affectivité ou « l'affectibilité » [à suivre dans

l'essai suivant : *(Bio)technologie et phénoménologie*].

Co-évolution

Depuis Schleicher, il n'est pas très répandu de traiter des langues comme des organismes ; mais il arrive que l'on les traite comme des parasites, des virus ou des « mèmes » [Dawkins]. Parfois dans la confusion du langage et de la langue, Deacon prend le parti de défendre la co-évolution du langage (l'environnement symbolique) et du cerveau (le fonctionnement génétique : neuronal et hormonal). Il cherche à se démarquer du mentalisme ou de l'innéisme et du formalisme, de même que du « simple associationnisme », par son « connectionnisme » inspiré du pragmatisme de Peirce et de sa trilogie du signe (ou de la référence) : icône, indice et symbole.

L'homme étant « l'espèce symbolique », *Homo symbolicus*, il a dû passer par une série de transitions où il y a eu co-évolution du corps (le cerveau) et du langage (l'esprit) ; mais le langage « s'attrape », un peu comme le virus du rhume, et il parasite le cerveau immature de l'enfant : le langage ne serait donc pas interne mais externe, au plus grand dépit de Jenkins, qui impute la position de Deacon à Christiansen [auteur d'un livre annoncé mais peut-être pas encore publié]. Le langage est donc en quelque sorte un organisme qui fonctionne non seulement selon l'évolution à la Darwin mais aussi selon la sélection à la Baldwin : il y a des procès de transmission simultanée entre l'héritage génétique ou l'hérédité, la transmission sociale par l'apprentissage et la persistance des changements physiques produits par les changements de comportement ; il y a ainsi une influence des gènes sur le comportement et des comportements sur

l'environnement. Cela n'est pas sans évoquer la transmission des caractères acquis selon Lamarck, mais par le langage et non le génome.

Le symbolisme aurait précédé le langage et serait apparu avec *Homo erectus*, qui mangeait de la viande et mastiquait donc davantage et qui a vu le dimorphisme sexuel s'amoinrir en même temps que ses canines, la réduction des canines impliquant une moindre compétition sexuelle entre les mâles et l'usage accru des mains pour la prédation alimentaire ou sexuelle. Deacon oscille entre une position sociobiologique et une position phénoménologique, la première lui imposant de relier l'augmentation de la taille du cerveau, l'apparition originelle des outils de pierre pour la chasse et la boucherie et la réduction du dimorphisme et la dernière position l'amenant à privilégier la conscience, l'esprit et la raison ; ainsi ne suppose-t-il pas une « théorie de

l'esprit » à l'animal, mais au moins de l'empathie. Puisque Le chimpanzé est capable de symbolisme par les lexigrammes, il ne faudrait donc pas cependant surestimer l'importance du cerveau : « un cerveau moderne n'est pas une précondition essentielle de la communication symbolique ». C'est le langage qui détermine le cerveau et c'est la co-évolution qui a conduit à la latéralisation des deux hémisphères, où des fonctions reliées au langage sont en compétition pour l'espace cérébral et n'ont donc pas de modules assignés : « la latéralisation est plus une adaptation du cerveau *au* langage qu'une adaptation du cerveau *pour le* langage

Il est curieux que Deacon accorde la manipulation des mots à *Homo erectus*, alors qu'il y a des langues parlées aujourd'hui qui n'en ont même pas ; mais il a le mérite - c'est du « mysticisme » selon Jenkins - de tenter de relier la sélection

naturelle et le comportement social (rituel ou cultuel : divin ou sacré avant d'être religieux ou profane) avec la forme (ou la référence) symbolique : par la contagion ou l'épidémie, par une sorte de mimétisme à la Girard. Il est aussi surprenant de le voir insister, comme Freud et Bataille, sur des comportements non linguistiques comme les pleurs, les sanglots et le rire pour la descente du larynx, au profit de l'articulation des consonnes (ou de la gestualité) et au détriment de la simple phonation des voyelles (ou de l'oralité)...

Fondation

L'enfant qui vient de naître crie et pleure ; il vient au monde, il est au monde. Déjà, dans le ventre de sa mère, il avait touché et senti, il avait goûté et entendu ; il n'avait pas vu la lumière, mais il l'avait peut-être perçue, ressentie, investie. Le mouvement de la démarche,

de la marche, de la déambulation lente ou rapide de sa mère lui avait imprégné le rythme de la vie, une forme de vie sans encore de style. Étant donné que sa mère n'a plus de poils sur le corps comme les autres primates, l'enfant ne peut s'agripper à elle ; elle doit le tenir et maintenir ou entretenir le contact avec lui en gazouillant... En vie et au monde, l'enfant bouge les bras et les jambes, il étire les muscles de la langue et de la bouche, il gesticule et babille, puis balbutie en souriant ou en grimaçant ; il regarde en pointant du doigt, il tâtonne, il explore, il cherche sans trouver ; il éprouve la vie...

L'enfant est un ignorant qui, avec sa mère, a inventé le père ; il n'a pas inventé la famille (matriarcale ou patriarcale), la monogamie ou le mariage. L'enfant apprend à parler en se traînant ; il traîne à parler, il s'entraîne. Quand il parle, il demande, quémande, avant d'ordonner et

de questionner sur « les mystères de la vie », sur son origine. Ses questions sans réponses - ou avec de fausses réponses ou des réponses fausses - sont fabulées, fantasmées, imaginées : le roman de l'origine est bien l'origine du roman [voir Robert]. Mais l'enfant ignore son origine pendant longtemps ; il est rare qu'il puisse l'apprendre sans l'aide de ses parents ou de ses camarades qui, eux, l'ont apprise de leurs parents ou d'autres camarades : c'est un secret bien gardé ! L'on ne peut ignorer tout le folklore et toute la superstition qui entourent la naissance, les mythes et les légendes, les blagues et les farces à ce sujet. - Et il ne faudrait pas surestimer le pouvoir de l'observation (des animaux ou des humains) au sujet du secret de la fécondation, quand ce n'est que depuis cinq cents ans que l'on sait que la Terre tourne autour du soleil et la Lune autour de la Terre, alors qu'il y a justement les phases de la Lune, les marées et les nuages ;

en outre, il est encore des femmes modernes qui méconnaissent le lien entre leur cycle menstruel et les phases de la Lune !...

Il est des sociétés primitives qui ignorent le rôle du père dans la fécondation et qui nient ou dénie le rôle de la mère dans cette fonction, lui préférant une origine divine, mythique ou magique. La médecine n'a pu découvrir la fonction du sperme qu'au XIXe siècle ; des génies comme Aristote et Sade ont toujours négligé la femme, sans âme (sans anima et sans animus, sans vie), qu'elle soit épouse ou mère, vierge ou prostituée. Il ne saurait donc être pris pour acquis la maternité, encore moins la paternité, qui ne peut être qu'incertaine, chez tous les primates autant que chez tous les animaux.

C'est pourquoi l'invention ou l'institution du langage ne peut qu'être inséparable de l'invention de la paternité par l'enfant guidé par sa mère : l'origine du père est l'origine du langage et l'origine du langage est l'origine de l'homme (Homo sapiens). Il a dû y avoir une « présomption de paternité » [Legendre] à l'origine de l'humanité ; il a fallu un véritable *coup de force* de l'imagination pour faire le lien entre l'accouplement et l'accouchement, entre le coït et la fécondation. Le nom de Dieu invoqué par Otto et Hewes, après Nodier, n'a pu qu'être le nom du père : le « Nom-du-Père » [Lacan], le nom du père mort (symbolique), tué, assassiné et dévoré par la bande de frères pour la troupe de sœurs : le mythe de l'origine est l'origine du mythe, comme la violence de l'origine est l'origine de la violence ; c'est le meurtre qui profère l'interdiction et qui confère à la vie le sentiment de la mort, l'anticipation ou l'obsession de la

mort par l'imagination, qui est la faculté de présentation. C'est là l'intime et l'ultime violence (sanglante, criminelle) de l'effort dont Diamond n'a pas osé parler : *la fondation de la paternité !*

C'est bien là l'événement : la situation qui transforme le site par le récit. Il n'y a pas d'homme, il n'y a pas de monde, il n'y a pas de langage, il n'y a pas de sens sans récit, c'est-à-dire sans grammaire (du texte à l'écrit, du roman à la nouvelle, du conte au fabliau, de la légende au mythe, du chant au poème, de la prose au vers). Le récit articule les voyelles et les consonnes, les syllabes et les mots, les propositions et les phrases comme l'harmonie et la mélodie. Il n'y a pas de langue sans voyelles (phonation) ; il n'y a pas de langage sans consonnes (articulation). De même, il n'y a pas de performance sans (in)compétence ni de compétence sans

performativité, pas plus que d'induction sans déduction.

La fondation de la paternité - et ce qui en résulte ou en dérive : le complexe de castration, le sentiment de culpabilité, la situation de l'angoisse - commute ou permute la sélection naturelle et la sélection sexuelle ; c'est la véritable *(com)mutation* ; c'est une mutation *généalogique*, une commutation de la génétique à la généalogie, d'un inconscient génétique (biologique) à un inconscient généalogique comme de l'inné (Darwin) à l'acquis (Lamarck, Edelman), l'inné ayant été acquis (Freud). La fondation de la paternité est inséparable de l'interdit de l'*infeste*, soit du tabou (ou de l'idéologie) du sang menstruel et du sang criminel (Durkheim, Bataille, Makarius, Testart), qui fonde l'interdit de l'inceste et l'interdit du meurtre, le premier interdit

conduisant à l'exogamie et le second au totémisme, qui est une pré-religion, un pré-droit et un pré-art : la magie du rite et du culte qui manie le mythe.

L'interdit de l'inceste est la règle de l'univers collectif (ou du sociolecte), univers qui est basé sur le travail ou la survie de l'espèce, que ce soit le travail de la *production* (économique : alimentaire, vestimentaire, portuaire, mortuaire) ou le travail de la *reproduction* (biologique, sociale, socio-historique : des menstruations à l'ovulation, de la copulation à la fécondation, du loisir au plaisir) : c'est l'univers (relatif) de la *fécondité* de la nature et de la culture. L'interdit du meurtre est la règle de l'univers individuel (ou de l'idiolecte), univers qui est basé sur le désir ou le sexe de l'individu, que ce soit le désir du (par le) sujet ou le désir de (pour le) l'objet, le

désir étant autant génitif que génératif : c'est l'univers (absolu) de la *souveraineté* de la vie et de la mort, et sans doute de la mort sur la vie... Quand les deux univers sont en conflit, c'est la *guerre*, de la famille au milieu ou à la mafia : de la lutte des pères à la lutte des mères, de la lutte des classes à la lutte des générations, de la lutte des sexes à la lutte des langues, de la lutte des pays (ou des États) à la lutte des patries (ou des peuples), de la lutte des religions à la lutte des fratries (ou des tribus).

La transgression de l'interdit de l'inceste et de l'interdit du meurtre, autrement dit la multiplication des transgresseurs de la morale, force la justice à juger des incestes ou des meurtres qui ne sont pas des crimes : inceste généalogique (qui est affaire de rang ou d'alliance plutôt que de sang ou de filiation), avortement, infanticide, suicide, euthanasie ; et, selon le

point de vue de l'agresseur, d'autres meurtres ne sont pas des crimes : guerre, terrorisme, peine de mort. Dans la transgression de l'interdit (de l'inceste ou du meurtre), il y a le retour à l'archaïque (et à la) pulsion de mort, retour à (l'interdit de) l'infeste [...]

En cinq cents ans en Amérique, beaucoup de langues sont disparues, aucune langue n'est apparue, si ce n'est quelques créoles ou pidgins ; la lutte des langues continue et se perpétue entre le français et l'anglais, entre l'anglais et l'espagnol (jusqu'au Chili !), entre l'espagnol et le portugais, entre le portugais et les langues de l'Amazonie. En même temps qu'il y a la quête d'une langue maternelle qui serait pure mais imparfaite, il y a la quête d'une langue paternelle impure mais parfaite ; c'est une lutte entre l'hystérie (individuelle) - le désir de l'hystérie poussant (à) l'hystérie du désir - et l'obsession

(collective) - le travail de l'obsession poussant (à) l'obsession du travail. De la même manière, la théorie de l'origine gestuelle du langage est une théorie hystérique, où le fantasme du regard est réalisé ; tandis que la théorie de l'origine sonore est une théorie obsessionnelle, où la fantaisie de la voix est amplifiée. L'homme a entendu avant de parler : quand il a entendu (ou écouté et compris); ou, plutôt, il s'est entendu parler ! Il ne faut pas oublier que si les sourds-muets ne parlent pas, c'est parce qu'il sont sourds : c'est bien la preuve et l'épreuve qu'il faut (s')entendre pour parler.

[Voir JML *Sens/Le monde*].

L'évolution de la langue (à mots)

Le langage et le corps

[Voir JML *Sens/L'étude du langage*].